

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 231

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Yamina
Autor: Kerwall, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-251665>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

LE PAYS 30^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

30^{me} année LE PAYS

HISTOIRE

DE LA
SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES
FRANCHES-MONTAGNES
PAR
A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

• Les paysans, entendant cela, devinrent plus furieux qu'auparavant et peu s'en fallut qu'ils ne se missent à tuer au bout. Les soldats allemands et leurs officiers, témoins de ce spectacle, ne comprenaient pas ce que disaient ces paysans, mais ils soupçonnaient facilement à leurs gestes, à leurs cris et à leur aspect menaçant qu'ils n'étaient pas sans courir un danger. Ils demandèrent donc à l'abbé de Bellelay ce que cela signifiait et pourquoi ces paysans témoignaient tant de fureur ?

• L'abbé leur fit comprendre que leur arrivée était très désagréable à ces paysans, et qu'ils ne voulaient pas les souffrir plus longtemps dans ces lieux ; qu'un grand malheur était à craindre, si ces soldats n'évacuaient pas immédiatement la place.

• Les soldats entourèrent leur colonel, lui adressant des reproches et lui déclarèrent qu'ils ne veulent pas faire si honteusement le sacrifice de leur vie, que lui-même ne retirerait aucun honneur et que leur roi qui les payait n'aurait aucun profit de cet exploit ridicule. Forbes céda enfin et consentit malgré lui à ce qu'ils continuassent leur chemin. Quant à lui, il n'avait pas moins l'intention de rester encore jusqu'à l'arrivée de ses cavaliers. Les paysans ne voulaient pas le lui permettre, et lui répétaient qu'ils ne le souffraient pas.

friraient pas. L'abbé les sollicita et leur exposa qu'il n'y avait aucun danger en cela, que ces soldats paieraient toutes les dépenses qu'ils feraient chez eux dans leur passage et qu'ils devaient accorder le délai demandé.

Les paysans finirent par se rendre aux raisons de l'abbé et consentirent au court délai demandé.

Sur ces entrefaites, les officiers mirent leurs hommes en marche et les paysans les suivirent en les chassant devant eux, comme un troupeau de moutons. Ils ne les quittèrent pas avant qu'ils n'eussent dépassé le poste placé sur le Repais (la Quaquerelle). Forbes à son tour était rentré dans le monastère avec l'abbé et après le dîner il s'était rendu dans le cloître auprès des religieux, qui, pour récréer leur hôte, se mirent à faire de la musique.

• Mais ce n'était pas fini ; il y eut encore un autre démêlé. Forbes, contrairement au droit des gens, et aux lois de la guerre, avait fait arrêter et retenir prisonnier le baron de Longwy et d'autres nobles de Bourgogne qui passaient près de la Neuveville. Il les emmenait avec lui et les traitait d'une manière indigne. L'un de ces officiers, irrité des traitements barbares que son maître infligeait à des personnes de cette condition, ne se fit pas scrupule de rompre l'obéissance, et se mit à parcourir les Franches-Montagnes, en avertissant les paysans que des prisonniers de cette qualité étaient retenus à Bellelay ; qu'ils pouvaient rendre un grand service à leurs voisins, gagner une récompense qui n'était pas à dédaigner et mériter l'estime des autres nations.

• Les habitants des Franches-Montagnes prennent aussitôt les armes et accourent au monastère de Bellelay. Ils s'emparent de

poutres qu'ils placent sur des roues trouvées par hasard, et à l'aide de ces leviers improvisées, ils se disposent à rompre les portes et les murs du couvent, lorsque Forbes se présente à leur rencontre, en compagnie de l'abbé. Forbes chercha à calmer ces Montagnards par des paroles mielleuses. Il leur tend une poignée de pièces d'or, en les priant de le laisser tranquille dans leur propre intérêt.

• Les Montagnards réclament les prisonniers avec plus d'insistance, l'invitant lui-même à déguerpir au plutôt et lui disent qu'ils n'ont pas besoin et qu'ils ne se soucient pas de son argent.

• Les prisonniers sont amenés, mais voyant cette multitude courroucée, cette dispute et ce rassemblement dont ils ignorent le motif, la peur les saisit ; ils reculent et vont se cacher où ils peuvent dans le monastère, de telle sorte qu'on eut bien de la peine à les retrouver pour apaiser ces Montagnards qui les réclamaient impérieusement. On finit par les découvrir. Forbes quitta enfin le couvent et se retira à Porrentruy.

La peste avait été apportée à Bellelay par les troupes. Elle fit de grands ravages aux environs de Bellelay. Des familles entières furent enlevées par ce terrible fléau. L'abbé de Bellelay, David Juillerat, se dévoua avec ses religieux au service des pestiférés. On vit le vénérable prélat confesser les mourants en plein air, un feu allumé entre le confesseur et le pénitent. Au Noirmont, le curé Nicolas Péquignot se dévoua pour ses paroissiens atteints de la peste. Pierre Aubry curé de Montfaucon, Richard François, vicaire à Saïgnelégier, tous fidèles à leur poste furent emportés par le fléau, au printemps 1536.

1). *Rauvacia vastata*.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 26

YAMINA

PAR
JEAN KERWALL

Au lieu de parler de son marché à Yamina il fit sortir les enfants ; puis, méthodiquement solennellement, il souleva la natte sur laquelle il passait ses nuits, gratta la terre à un endroit marqué, enleva quelques poignées de sable, sortit une écuelle en bois goudronnée, y déposa le rouleau au milieu de boucles et d'anneaux sculptés minutieusement.

Il remit l'ustensile à sa place, étendit la nattes, alluma sa pipe et s'accroupit.

Yamina vaquait aux soins domestiques ; elle avait entendu sonner l'or dans l'acier ; elle se dit que la vente de la récolte devait être fructueuse, mais elle se garda de questionner le maître.

Tout à coup, d'un ton qui ne permettait pas la réplique, le Kabyle dit :

— Allah en avait décidé : Alim et Aïcha sont vendus !

Vendus ses enfants !...

La pauvre femme l'avait désiré, l'avait même souhaité ; mais ce mot affreux se répercutait dans toute sa chair ; ses entrailles se révoltaient son cœur criait ; une flamme brûlante lui dessécha les paupières ; elle ne versa pas une larme. Pour ne pas injurier le misérable qui, impassible, lui ravissait son bien, elle-même, Yamina mordit le kaïk qui la recouvrait.

Elle comprenait maintenant...

Le jour se faisait dans son esprit troublé :

cet or. c'était le contrat, la vente, l'échange !...

Où se trouvait Renée ?

Pourquoi ne s'était-elle pas hâtée ?

Pourquoi n'avait-elle pas acheté, elle, Alim et Aïcha ?

Oh !... Yamina ne pourrait patienter, et, plutôt que de laisser partir ses enfants, peut-être avec quelque homme brutal comme ceux qu'elle connaissait, elle se sauverait la nuit pour aller conter à la Française ce qui se passait, quitte à ne plus revenir au gourbi ou à mourir écrasée sous la punition que lui infligerait le maître pour la désertion du domicile conjugal.

Au moins, la Française bonne, douce, tendre, ne souffrirait pas qu'un autre qu'elle pût lui ravir Alim et Aïcha.

Affolée, Yamina allait et venait dans le gourbi sans oser poser une seule des questions qui lui brûlaient les lèvres.

N'y tenant plus, elle hasarda :

L'année suivante, comme on n'entendait parler que d'incendies de villes et de villages, de meurtres, de vols, de pillages et d'autres crimes, les autorités des Franches-Montagnes, craignant l'invasion de leurs pays, renforcèrent les gardes établies à St-Brais ; elles firent construire des murs, des palissades et des redoutes pour protéger la route. Bientôt arriva un ordre de conduire la graine à Delémont. Cette mesure désola les pauvres gens déjà si surchargés par l'arrivée d'une foule d'émigrants fuyant devant les armées.

En 1636, on apprit tout à coup, à la Montagne, que les armées ennemies, Français, Suédois, Impériaux, avaient envahi tour à tour l'Ajoie et Porrentruy. Les villages de cet infortuné pays brûlaient, la contrée était livrée au pillage et à toutes les horreurs d'une épouvantable guerre. A la Montagne accouraient une foule de gens, avec leurs bestiaux, leurs meubles, le butin qu'ils avaient pu soustraire à l'ennemi. Ces malheureux, fous d'épouvante, se cachaient dans les bois et les cavernes, ou périssaient sur les routes.

Les réfugiés avaient apporté la triste nouvelle que les Suédois étaient entrés à Epauvillers et dans les environs, qu'ils avaient tout pillé, ravagé, ruiné. Ils avaient mis le feu aux maisons, n'épargnant pas même les églises. Toutes ces atrocités avaient été commises par les sauvages écossais commandés par des officiers calvinistes enragés, Forbes et Hébron. Toutes les fermes du Clos du Doubs avaient été saccagées et brûlées. Indignés de ces barbaries, les hommes de la prévôté de St-Ursanne, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1635, accoururent à St-Ursanne prêter main forte aux habitants de la ville, pour se faire justice des abominables déprédations et des outrages de cette vile soldatesque, en l'égorgeant sans pitié.

Vers la fin 1636, le duc de Saxe-Weimar arrivait à Goumois avec son principal corps d'armée composé de protestants allemands et suédois et d'auxiliaires français. Après avoir pillé le village, l'ennemi alla ravager les Montagnes du Doubs. Les gens de Goumois et des localités voisines se réfugièrent dans les châteaux de Réaumont et de Chatel-neuf ou dans les cavernes du Lançot et de Maurepos. Quand le pays fut délivré de cette terrible invasion suédoise, les gens de la baronnie de Franquemont, comme des autres villages du Doubs, sortirent de leurs cavernes ou des châteaux et rentrèrent dans leurs villages incendiés. Les Suédois avaient mis le feu au château de

Franquemont. Les défenseurs de cette forteresse purent assez tôt éteindre l'incendie, mais les toits furent entièrement brûlés. Les Suédois gardèrent le pont de Goumois pour empêcher les Impériaux de passer en Franche Comté.

A la Montagne les Magistrats redoublèrent de vigilance, ils firent construire des retranchements tout le long des passages à Soubey, à la Lave de Saint Brais, à Saulcy, et ils y placèrent des gardes. Quelques compagnies de soldats des cantons suisses arrivèrent à la Montagne pour la protéger, mais elles n'y firent pas un long séjour.

Aux anxiétés d'une invasion vint se joindre la peste qui commença ses ravages à Saint Brais et se répandit bien vite par toute la Montagne. Aux Bois elle fit beaucoup de victimes. On dut établir un cimetière particulier pour les pestiférés, au lieu dit « Les Boechets ». Ce cimetière s'appelle encore de nos jours « le Cimetière des Saignettes ». Le premier curé des Bois, Thiébaud Ory, mourut victime de son dévouement en soignant les malades atteints de la contagion. Il n'avait que 31 ans (1636). Il fut enterré au cimetière des pestiférés. La mortalité fut si grande, qu'en certains endroits, on ne trouvait plus personne pour enterrer les morts, le découragement était universel. A Saulcy, entre autres, une tradition, qui se continue, veut que les habitants ayant presque tous péri, une courageuse femme traitait avec des crocs les cadavres des pestiférés dans un creux qu'on appelle encore de nos jours, « le Clos des creux ».

(A suivre.)

M. Capré

Nous n'avions plus d'astrologues, dont le monde fut jadis si abondamment pourvu ; et il nous fallait, pour la prévision du temps, nous en tenir aux pronostics basés sur le système de Mathieu de la Drôme, un proscriit du 2 décembre. La météorologie lui profita infiniment plus que la politique. *Sa voix d'un solitaire*, publiée vers 1848, résonna dans la solitude, mais son almanach eut un succès immense, qui dure encore depuis trente-sept années que le pronostiqueur s'est endormi. Nos avons toujours besoin, comme M. Jourdain, de savoir « quand il y a de la lune et quand il n'y en a point. » Heureusement les divers almanachs vulgarisent

les tableaux dressés par le Bureau des longitudes.

C'est aussi dans l'annuaire dudit Bureau que le nouvel astrologue puise quantité de renseignements afin de les transformer en pronostics. A la fin d'avril, M. Jules Capré qui est suisse et habite l'historique château de Chillon, près de Montreux, sur le bord du lac de Genève, notifiât le résultat de ses observations et de ses calculs. Il annonçait un mois de mai « grincheux ». Voilà une prévision qui s'est accomplie au point d'avoir été dépassée. L'observateur du château de Chillon avait assez souvent réussi à deviner l'avenir météorologique ; bien entendu l'avenir prochain. Cette fois, il a obtenu un vrai triomphe, car le mois de mai a été grincheux abominablement.

M. Max de Nansouty a voulu aller faire connaissance avec l'heureux pronostiqueur et, dans le *Petit Temps*, il a décrit le personnage et raconté l'entrevue.

M. Capré ne pose pas le moins du monde, pas même pour la simplicité. Il dévoile, sans se faire prier, des secrets qui n'ont aucun aspect mystérieux. Il se sert de cartes et de bulletins météorologiques ; il suit la *connaissance des temps* d'après l'Annuaire du Bureau des longitudes ; mais en comparant la situation exacte de la lune et du soleil lors des phénomènes enregistrés, il corrige les observations anciennes et s'en fait une méthode, qu'il expérimente aussi.

M. Capré tient compte principalement de l'attraction de la lune sur l'atmosphère terrestre et note avec grand soin les coïncidences. Il combine celles-ci avec la marche des dépressions barométriques qui, selon lui, engendrent les vents et paraissent être un des grands facteurs de la formation des nuages. Ces dénivelllements atmosphériques, « ces sortes d'entonnoirs creusés, du haut en bas, dans l'atmosphère, ces *virets* qui se forment dans les couches supérieures sont incontestablement soumis à une loi d'origine qu'il s'agit de trouver ».

A en juger d'après les déclarations du météorologiste et le résumé fait par son visiteur, nous ne serions pas si éloignés que l'on pensait de l'astrologie traditionnelle. Au XIII^e siècle, par exemple, Gautier de Metz, écrivant l'*Image du monde*, consacrait un chapitre à « la vertu du ciel et des étoiles. » Remplaçons vertu par gravitation ; et nous adaptons la vieille méthode à nos théories modernes. Le mot « vertu » est vague, soit ; mais le mot « gravitation » n'est pas clair du tout.

Puisque M. Capré a vu d'avance un mois de mai grincheux, qui fut, en effet, détestable et puisqu'il annonce un mois de juin sec et chaud,

la femme, après avoir été un joyau pendant une heure, un jour, doit toujours être condamnée par des lois barbares à devenir une machine qui se meut aux caprices d'un être vil. Que Renée emploie ses jours et toutes les facultés intelligentes dont l'a douée son Dieu, à persuader à ses amies, ses jeunes compatriotes, qu'elles ne sauront jamais le prix du bonheur dont elles jouissent ; il n'y a que l'esclave qui puisse comprendre la valeur de la liberté sainte.

Yamina soupira ; puis, comme mue par un ressort énergétique qui développait sa volonté, elle dit :

— Yamina n'a plus le droit de se plaindre ; Yamina sera vaillante, parce que ses enfants seront préservés du malheur par la main de l'amie bien-aimée.

(La suite prochainement.)

— Qui a acheté ?...

— Abdallah a fait, lui fut-il répondu.

Et, courbée, l'esclave présenta le plat traditionnel.

Repu, Abdallah sortit.

Quelques instants après, Renée, radieuse, arrivait chez Yamina ; elle n'avait pu attendre plus longtemps pour apporter la consolante, la réalisation des espérances de la musulmane.

— Où sont Alim et Aïcha ? demanda la Française, souriante et heureuse.

Devant la douleur poignante, la fixité sauvage qui se reflétait dans les yeux de Yamina, Renée s'arrêta interdite quelques secondes après quoi elle reprit tendrement :

— Amie, ils sont à moi... ils sont à moi... Me comprends-tu ?

— A toi ?... A toi ?...

Hébétee par toutes les phases où son pauvre cerveau passait sans transition depuis quelques heures, non, elle ne comprenait pas ; elle avait peur d'une désillusion ; elle tremblait ; les

mots bouillonnaient dans son esprit ; il lui devenait impossible de les traduire, de les définir.

— A toi ?... reprenait-elle.

— Oui, amie, à moi ! Mon mari a donné une somme d'argent à Abdallah ; ne t'en a-t-il donc rien dit, que tu es toute bouleversée ? C'est Renée qui sera leur seconde mère, c'est Renée qui fera grandir dans leur cœur l'amour pur. L'amour vrai qui soutient dans toutes les épreuves, l'amour filial ! Sois tranquille, pauvre bien-aimée, si je te les prends, c'est pour les rendre heureux, je te le promets.

Les nerfs détendus de Yamina amenèrent une explosion de larmes qui la soulagèrent ; les yeux fixés dans ceux de Renée, elle écoutait, soumise, attendrie, tout ce que l'affection profonde savait trouver de tendre et de consolant.

— Béni soit ton Dieu qui a pitié des pauvres mères ! murmura la Kabyle ; bénie soit ta patrie, oh ! oui, bénie soit la France, qui donne le jour aux dévouements sublimes ! Conte-lui nos malheurs à la France, Renée ; demande-lui si